

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 10 (1876)
Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

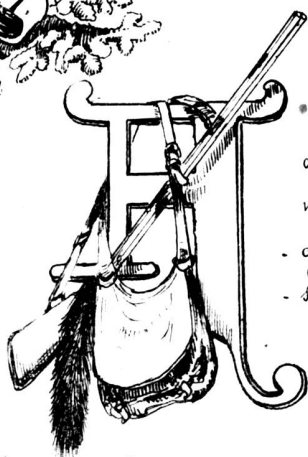
Neuchâtel, 1^{er} juillet 1876.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, direct. du Tribunal à Neuchâtel.

Le Lièvre. (Suite).

lors aussi on prodiguait déjà des permis de chasse au renard, c'est-à-dire qu'on permettait aux chasseurs de tuer le renard depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 1^{er} mars. Dans ce temps-là, comme maintenant, les chasseurs durant cette époque éprouvent un dérangement dans la vue qui leur fait voir un prolongement démesuré de la queue des lièvres et une réduction de la longueur de leurs oreilles. Pour eux le lièvre se fait renard, et leur illusion ne prend fin que lorsque la bête entre dans leur sac ou qu'elle sort de la broche. J'en ai vu qui, sans attendre cette dernière transformation avaient une queue banale de renard qu'ils laissaient pendre hors du sac, comme le coin d'un mouchoir brodé hors de la poche d'un élégant de village. Un Remrod de cette époque était en quête de cette sorte de renard à la fin de février. Profitant d'une neige fraîche, il sifflotait ses deux chiens pour les exciter à quêter dans le petit bois où Galopine avait établi son domicile. La jeune mère avait déjà subi la poursuite des chiens durant l'automne, elle connaissait le danger, aussi eut-elle grande peur pour ses enfants tapis sur la mousse sous de jeunes sapins. On sait qu'en pareil cas la bécasse au lieu de s'envoler, fait semblant d'être blessée à l'aile et court avec difficulté devant le chasseur qui, croyant pouvoir la prendre sans peine, la poursuit sans faire usage de son fusil. Mais la rusée, une fois éloignée de son nid, prend son vol et trompe l'attente du chasseur. Le lièvre ne saurait user de cette ruse trop périlleuse, mais il sait cependant détourner les chiens de sa petite famille et les mener bien loin de son gîte. C'est ce que fit Galopine à l'approche du danger. D'un bond prodigieux et de saut en saut, elle s'éloigna rapidement, attirant en même temps les chiens sur sa piste. Ceux-ci poussèrent des hurlements de joie; le chasseur arma son fusil et alla de suite se poster en un lieu par lequel il espérait que le lièvre reviendrait plus tard.

Galopine n'avait garde de le satisfaire. Elle



avait pris les devants et escaladé une montagne rapide, laissant ses ennemis fort loin derrière elle. Le chasseur n'entendant plus la voix de ses chiens et fatigué d'attendre, gagna à son tour le haut de la montagne. Il y trouva des gens qui traînaient des bois avec des boeufs.

— Hé ! les gens, leur cria-t-il, n'avez vous pas vu mes chiens ?

— Oui, Monsieur, et aussi deux lièvres qui ont passé tout près de nous sur le chemin. Deux lièvres, au lieu d'un, quelle aubaine ! et notre chasseur qui n'avait pas lu ce vers de Racine :

Oh ! dame, on ne prend pas deux lièvres à la fois.

renouveler les amorces de son fusil. Mais Galopine avait sagement dépisté les chiens en suivant le chemin frayé par les hommes et fortuitement par un autre lièvre. Par un nouveau bond en usage en pareil cas, elle avait pris de côté, tandis que les chiens lancés descendaient la voie battue. Cette ruse de guerre lui fit gagner du temps et de l'espace, mais elle avait à faire à deux ruses, qui au bout d'un quart d'heure recommurent



leur erreur, revinrent sur leurs pas et retrouvèrent la bonne piste. La course recommença de plus belle ; elle dura longtemps, se prolongea par monts et par vaux, ce qui força le chasseur à changer encore de place. Déjà il perdait patience, lorsque (au moins qu'il s'y attendait) le lièvre arriva directement à lui. Le mettre en joue et tirer fut l'affaire d'une seconde, sans réfléchir qu'un gibier venant de pointe est plus facile à manquer ou à blesser seulement

qu'à tuer sur le coup. C'est ce qui arriva. Le lièvre blessé et ayant une patte de devant cassée, ne laissa pas que de sauter dans des sapineaux qui le firent échapper au second coup. Des traces de sang laissées sur la neige indiquèrent au chasseur qu'il n'avait pas manqué sa bête, mais il ne pouvait la poursuivre sans ses chiens.

Il se mit donc à les appeler, à les hucher, à les corner, criant et faisant autant de tapage que l'âne de la fable. Mais les chiens étaient bien loin et quand ils arrivèrent, harassés et haletants, il y avait plus d'une heure que le lièvre avait passé. A la vue et à l'odeur du sang, ils poussèrent un long hurlement, se précipitèrent dans la forêt et le chasseur après eux. Sur leur passage se trouvaient des piles de bois et des branchages coupés depuis quelques jours. La neige avait été foulée dans la journée même et les pas du lièvre se perdaient dans le fouillis. Vainement le chasseur excita ses chiens et se mit en quête avec eux ; il ne put démêler la piste véritable au milieu des tours et détours, des crochets et des sauts qu'avait faits le lièvre sur la neige déjà à demi foulée.

La nuit vint et le chasseur s'en alla bredouille.

La pauvre bête blessée, mais en avance sur ses ennemis, avait habilement profité de cette aïe de bûcherons pour embrouiller sa piste et sauter enfin sur une pile de bois, sur laquelle elle s'était tapie. Elle avait entendu les chiens passer

et repasser près d'elle,
mais ni eux, ni l'homme
n'avaient porté
leurs regards si haut.

(La fin au prochain
N°.)

A. Luigueres.

La réunion annuelle
du Club jurassien a
eu lieu à Chaumont,
le 14 mai. Nous publierons
dans le prochain Rameau
un article sur cette belle fête
dont les journaux du pays
ont déjà parlé.



Sur les tremblements de terre ressentis dans le canton de Neuchâtel, du 2 avril au 16 mai 1876. Le premier tremblement de terre senti en Suisse et dont il est fait mention dans nos annales, est celui dont parle Marins, évêque d'Avenches : « En l'an 1062 de notre ère, dit-il, une grande montagne du Valais s'écroula subitement. Sur une longueur de 60 milles et une largeur de 20, le pays fut agité avec violence ». Depuis cette époque nous ne possédons pas de données exactes jusqu'en 1300. Dans les 14^{me}, 15^{me}, 16^{me}, 17^{me} et 18^{me} siècles, 52 secousses de tremblements de terre se sont fait sentir dans le canton. Dans le siècle actuel, il n'y a jusqu'ici que les années 1852 à 1856, 1858 et 1867, qui nous aient réservé, à diverses reprises (21 fois), l'impression peu agréable d'en éprouver de pareilles.

Enfin, ces derniers temps, nous avons senti depuis le matin du 2 avril, toute une série de secousses. Du 2 au 30 avril, nous avons joui d'un intervalle de tranquillité relativement long; mais depuis ce dernier jour, les secousses se sont succédées promptement. C'est ainsi que jusqu'ici nous avons senti dans le canton, les 2 et 30 avril, les 1, 2, 5, 6, 7, 11 et 16 mai, onze secousses successives dont 8 ont été perçues à Neuchâtel. ¹⁾

Il s'agit naturellement de se demander à quels phénomènes géologiques nous pouvons rattacher ces secousses. Jusqu'ici les géologues sont d'accord pour distinguer deux espèces de tremblements de terre, d'origine complètement différente. Les uns, volcaniques,

- 1) 2 avril (5 h. 55 m.) dans tout le canton.
- 30 " (2 h. 10 s et 10 s) à Neuchâtel.
- 1 mai (4. 45 m.) à Neuchâtel et au Val de Ruz
- " (9 h. 30 m) à Corcelles
- 2 " (8. 30. m) à Neuchâtel et à Corcelles.
- 5 " (10. 30 s) " "

- 6 mai (10. h. s) à Couvet.
- 7 " (5. 50 m) dans toute la partie sud
du canton, depuis Neuchâtel et le Locle.
à 1 h. m. à Orbe, à 5. 35 à Lausanne, à
Égiez. — 11 mai (10. 35 m) à Neuchâtel.
- 16 mai (1 h. m.) à Corcelles.

sont en connexion intime avec les phénomènes du même nom; les autres, non volcaniques, ne sont que les effets secondaires de l'érosion souterraine par les eaux.

La plus grande partie des tremblements de terre volcaniques ont généralement lieu dans les contrées où se rencontrent des volcans actifs. Ils sont alors les avant-coureurs de leurs éruptions, ou bien en sont les suites. Plus rarement, l'espace qu'ils peuvent embrasser est plus considérable. C'est ainsi que le tremblement de terre de Lisbonne (1755) se fit sentir sur une surface de 40 millions de kilomètres carrés, c.à.d. sur la douzième partie de l'écorce terrestre. Lors de ces tremblements de terre, l'effet ressenti par les observateurs placés au-dessus du point initial sera toujours une secousse verticale. Autour de ce point central, où le choc a lieu dans toute sa violence, les mouvements deviennent de plus en plus obliques et se propagent dans une direction qui devient bientôt horizontale. Il y a, dans la propagation de ces vagues, quelque chose de régulier que nous ne retrouvons pas dans les tremblements de terre non volcaniques. Quant à ceux-ci, ils sont beaucoup plus répandus et surtout beaucoup plus fréquents que les premiers; mais leur théâtre d'action est plus restreint.

Non seulement la masse des sédiments déposés par les eaux, mais aussi la quantité de matières inorganiques contenues dans les mers, les fleuves et les sources, nous montrent comment l'élément aqueux est capable d'extraire de l'intérieur de notre terre, le plus de substances possibles. Il a été calculé qu'une seule des sources de Louèche amène annuellement 4 millions de kilogrammes de gypse à la surface, soit environ 1620 mètres cubes. Ceci est suffisant pour abaisser de plus de 16 décimètres en un siècle, une surface de un kilomètre carré. Dans la vallée de Viège, il n'existe pas moins de 20 sources gypsifères, dont chacune rapporte chaque année à la surface, 200 mètres cubes de cette matière. Mais il ne s'agit ici que de quelques sources seulement. Si l'on pense aux milliers de fontaines minérales qui jaillissent ainsi du sol et à l'immensité des temps pendant lesquels l'eau s'en est écoulée, on pourra se faire une idée de l'importance des transformations causées par les eaux. A la longue, elles abaissent la surface de la terre entière et nul doute qu'après ces violentes érosions, de violentes oscillations de la surface n'aient souvent lieu. Je dirai même, qu'il est impossible de ne pas comprendre pourquoi ces phénomènes ne se produisent pas du tout. Les énormes quantités de matières inorganiques que les sources entraînent à la surface, doivent nécessairement créer de grands vides dans les profondeurs et par conséquent l'effondrement des roches supérieures devient inévitable.

(La fin au prochain N°).

Thaurin de Robolt, Dr.

Amis, l'aurore à peine,
A blanchi les hauts monts
Que déjà dans la plaine
Frémissements nous marchons!
A nous les vertes pentes,
Les sommets menaçants,
Les campagnes brûlantes
Aux épis jaunissants!

A nous la forêt sombre
Où gémit le sapin
Et la grotte dont l'ombre
Cache un passé lointain!
Nos pas que rien n'arrête
Bravent ravins, ruisseaux;
Pour nous, c'est une fête
De courir monts et vaux!

A la science austère
Sont voués nos labeurs,
A l'étude sévère
Nous trouvons des douceurs.
Nous scrutons sans relâche
La nature et ses lois;
Plus forte est notre tâche,
Plus fières sont nos voix!

(La fin prochainement).

Ch. Eug. Tissot.